



Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

54 | 2014

Edme François Jomard (1777-1862). Un « Égyptien »
de Polytechnique

Un compositeur saint-simonien inspiré par l'Égypte : Félicien David (1810-1876)

Ahmed Youssef



Édition électronique

URL : <http://sabix.revues.org/1114>
ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de
l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014
Pagination : 46-47
ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Ahmed Youssef, « Un compositeur saint-simonien inspiré par l'Égypte : Félicien David (1810-1876) », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 54 | 2014, mis en ligne le 13 novembre 2014, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://sabix.revues.org/1114>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© SABIX

Un compositeur saint-simonien inspiré par l'Égypte: Félicien David (1810-1876)

Abmed YOUSSEF

Lors du bicentenaire l'expédition de Bonaparte en 1998, la Coupole de l'Institut de France résonna la romance des Petits oiseaux, extraite de l'opéra Les Deux meuniers, créé en Égypte par Henri-Jean Rigel, qui dirigeait la musique au Caire et à Alexandrie, mais dont l'œuvre ultérieure ne revisita qu'exceptionnellement et sans grand succès la musique arabe. En revanche, Félicien David, qui participa à l'expédition saint-simonienne, donna, dix ans après son retour, ses vraies lettres de noblesse à l'exotisme avec Le Désert, que l'Opéra du Caire a présenté pour la première fois durant cette même « Année France- Égypte » en 1998.

P.B.

Le XIX^e siècle avait dix ans quand Félicien David vit le jour à Cadenet. Fils d'un riche violoniste de Saint-Domingue ruiné par la révolte des Noirs, il se révèle passionné très tôt par la musique. Orphelin en 1815, il est bientôt confié aux mains des religieux à la cathédrale Saint-Sauveur à Aix-en-Provence. Entre la maîtrise de la cathédrale et le collège des Jésuites de la ville, le jeune David apprend la musique et participe à des activités musicales surtout religieuses. Pour subvenir à ses besoins, il est d'abord clerc de notaire ou second chef d'orchestre dans un théâtre de vaudeville avant d'occuper le poste le plus important de sa vie : maître de chapelle de la cathédrale d'Aix-en-Provence. Il n'a pas 20 ans quand il abandonne ce poste, en janvier 1830, pour s'installer à Paris, où il mène une vie de bohème et de malchance, avec le soutien de ses professeurs du Conservatoire de Paris et d'une poignée d'amis. À l'un d'eux, Sylvain de Saint-Étienne il écrit alors : « Je ne parle pas du corps, partie de nous-mêmes qui influe cependant beaucoup, car comment veux-tu qu'une tête sans cesse occupée des besoins matériels, puisse agir librement? Ma foi, je dis que la misère tue l'imagination. » Pendant ce premier séjour parisien, il compose les sonates *L'Air du Soir*, *Ave Verum*, *Les Rêveries*, exécutées à Aix-en-Provence, mais refusées par tous les éditeurs parisiens.

En décembre 1831, David adhère au saint-simonisme. Il trouve chez ses confrères la compréhension et l'encouragement qui lui manquent dans la capitale. Sans doute trouve-t-il aussi dans sa nouvelle « religion » un moyen de propager sa musique. Ce qui l'attire peut-être le plus, c'est l'idée saint-simonienne du rôle social de l'artiste : le saint-simonisme est l'un des premiers mouvements sociaux profanes à apprécier l'effet de propagande d'une bonne chanson. À Ménilmontant, le jeune homme compose des chansons pour rallier les ouvriers au saint-simonisme. De cette période, on lui doit *La Fameuse Ronde*, *Le Sommeil de Paris*, *La Danse des Astres* et quelques rituels pour les prières saint-simoniennes, dans lesquels les chœurs d'une grande variété stylistique ont des fonctions idéologiques distinctes.

Après l'incarcération du « Père » Enfantin et les difficultés qui en résultent, l'Égypte apparaît comme une terre promise pour propager les idées progressistes du mouvement saint-simonien. David part en Égypte avec la troupe de Barrault et les compagnons dits « de la Femme ». L'accompagnent aussi son ami le sculpteur Alric et... un piano métallique.

Arrivé à Alexandrie le 24 mars 1833, il organise un concert public au pied de la colonne Pompée, le 29 mai, à l'endroit même où Napoléon et ses soldats avaient fêté la prise d'Alexandrie. Ayant gagné Le Caire, il fréquente les milieux populaires, mais ne donne de concerts que dans les soirées privées ou dans les grands chantiers du Barrage du Nil, afin de motiver les ouvriers. Plus connu en Égypte que dans son propre pays, David se voit proposer de devenir le musicien du Palais de Mohamad Ali et de donner des cours de musique à son harem.

L'épidémie qui sévit en Égypte le contraint à quitter le pays le 18 février 1835. Il regagne la France empli d'Orient et de musiques chargées d'images et d'odeurs du Vieux Caire, mais traverse alors un long purgatoire avant d'obtenir le succès espéré.

Se sentant grandi par le trésor d'images musicales acquises en Égypte, il décide de monter pour la deuxième fois à Paris. En cet été 1835, l'Orient est le thème principal des arts français et l'exotisme atteint son apogée dans la capitale. David se met aussitôt au travail : il est temps de montrer la véritable musique exotique à ce public parisien insensible à ce genre. Quelques mois plus tard, il publie ses *Mélodies orientales*, mais son échec et sa malchance sont spectaculaires. Traumatisé, il écrit à son ami Saint-Étienne :

« S'il fallait juger du mérite de mes compositions par le succès qu'elles ont obtenu, j'aurais de tristes compliments à me faire; j'ai pris mon parti maintenant, je travaille pour mon plaisir; parce que c'est chez moi un besoin, une jouissance. Dieu fera connaître mes œuvres quand il le voudra, mais pour cela, je ne m'abaisserai pas à mendier des protections auprès des gens qui ne me veulent pas. Ai-je raison d'être fier? Tu me parles de la gloire qui doit être le but constant de mes travaux, de la postérité qui me jugerait mieux un jour, mais mon cher ami, que m'importe la postérité si je meurs même pendant ma vie comme presque tous les grands génies. Ma gloire après la mort n'est qu'un vain mot; elle serait quelque chose si elle pouvait nous dédommager des maux que nous avons soufferts pour elle ».

L'échec de sa deuxième croisade à Paris a de fâcheux effets sur le tempérament de David. Le jeune musicien devient claustrophobe et ses relations avec ses confrères en général et le Père Enfantin en particulier se dégradent rapidement. Les lettres qu'il adresse au Père révèlent un être quasiment détruit. Retiré chez Félix Tourne, à Igny, près de Versailles, il rumine ses souvenirs égyptiens et compose quelques pièces dans l'isolement. Enfin, au début de l'année 1844, il décide de rentrer définitivement à Paris. Il y arrive avec quelques nouvelles pièces – *L'Ange rebelle*, *Le Rhin allemand*, *Les Hirondelles* – dont le succès timide suffit à arroser une âme assoiffée de réussite. Le fer est tiède, mais il décide de le battre de toutes ses forces : en l'espace de trois mois, d'avril à juillet, David accouche de son « ode-symphonie » *Le Désert*, composée sur un texte d'Auguste Colin. Cette fois, aux concerts du Conservatoire, le 8 décembre 1844, sa musique reçoit un accueil délirant, grâce à son exotisme encore inhabituel pour le public français.

Par sa conception même, *Le Désert* mérite le sous-titre que les auteurs lui ont donné : « ode » pour sa dimension poétique, « symphonie » – plutôt que cantate ou oratorio – dans la mesure où ces deux derniers sous-entendent un environnement plus dramatique que descriptif et supposent la domination de la voix sur la musique. Et David termine son œuvre par une modeste glorification d'Allah.

Toute la presse française rend alors enfin justice au compositeur. Le public parisien n'a pas seulement découvert un musicien : il découvre aussi une musique nouvelle et tout un pays, avec ses armées, ses femmes, ses chants populaires et sa religion. Pour Félicien David, c'est le début d'une brillante carrière au cours de laquelle il continue de décliner l'exotisme, jusqu'à la consécration par l'Institut, où il succède à Hector Berlioz à l'Académie des Beaux-arts (1869).

